Document généré le 25 avr. 2024 14:57

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lire?

Suzanne Jacob

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31974ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Jacob, S. (1991). Lire? *Liberté*, *33*(1), 40–43.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SUZANNE JACOB

LIRE?

Blanchot. Aujourd'hui, c'est le nom qui reste. C'est le point lumineux qui reste visible dans la brume épaisse que forme le lieu bruyant, toujours plus bruyant, où la littérature s'appelle l'industrie culturelle. S'il faut tout éliminer pour se comprendre, et dire pour s'entendre, un nom, il faut dire le nom de Blanchot. Le prononcer très lentement. L'épeler. Offrir le livre à chaque fois. Un très ancien ou le dernier. *Le Très-Haut* (1948) ou *La Folie du jour* (1973), ou *Le Dernier à parler,* ou un autre, pourvu que ce soit un Blanchot. B-L-A-N-C-H-O-T. Blanc chaud. Prenez n'importe quel moyen pour retenir que c'est le nom du point lumineux sur lequel les yeux doivent rester fixés.

Copiez le premier paragraphe du *Très-Haut*:
Je n'étais pas seul, j'étais un homme quelconque. Cette formule, comment l'oublier?

La première phrase de *Thomas l'obscur*:
Thomas s'assit et regarda la mer.

La dernière phrase de *La Folie du jour*:
Un récit? Non, pas de récit, plus jamais.

Vous verrez: vous prononcerez le nom de Blanchot, et vous entendrez ce silence inentamé. Écoutez le silence qui suit le nom de Blanchot. Certaines espèces de lumière sont disparues, dit Wenders. Blanchot est le nom d'un silence

inentamé par vigilance. Ne confondez pas: il ne s'agit pas d'un malaise, il ne s'agit pas d'un diagnostic, d'un jugement ou d'une critique, d'une opinion, d'un avis. Non. Il s'agit d'un silence qu'on entend, net, quand on prononce le nom de Blanchot. Maintenant, pour mieux entendre cet ultime silence toujours audible, point seul lumineux dans la brume épaisse du bruit industriel, pour mieux le méditer, pour mieux vous en nourrir, parce que vous avez faim, ouvrez le livre. N'importe lequel. C'est toujours le livre.

Vous n'avez pas faim? Vous êtes mort, donc.

Lorsque vous aurez mangé, vous comprendrez que vous ne mangiez plus. Lorsque des forces dont vous ne vous souvenez pas vous seront venues parce que vous aurez ouvert le livre, vous ne craindrez plus de quitter le bruit industriel, de rompre avec le bruit, parce que c'est lui qui vous mange et il ne vous donne rien en retour. Le bruit vous paraît généreux? Lisez Blanchot. Vous entendrez que le bruit vous retirait tout, qu'il se nourrissait de vous, qu'il ne vous laissait rien. Le bruit est fait pour ne rien vous laisser. Le bruit est la loi qui vous dicte que vous n'avez droit à rien. Vous n'avez pas le droit d'avoir faim, selon la loi du bruit, qui est la loi de l'illusion de la cohésion.

Le Désert mauve, Nicole Brossard. (Cherchez un livre de reproductions de Borduas à prix abordable, comme on en trouve depuis trente ans sur Miro-Klee-Gauguin-Renoir-Van Gogh. Demandez-vous pourquoi il n'y a qu'un seul livre à prix inabordable sur Borduas. Oui, pourquoi?)

Peter Handke: *Après-midi d'un écrivain*, traduit par Georges-Arthur Goldschmidt. Première phrase:

> *Depuis l'époque où il avait vécu, presque une année durant, avec l'idée que la langue désormais lui manquait, chaque phrase était devenue pour l'écrivain un événement, pourvu qu'il y sentît le sursaut d'une suite possible.*

C'est certain qu'au début, j'essayais de suivre la

consigne. Il fallait tout avaler en très peu d'heures. Le bruit avait dû commencer dès le début sans que j'en prenne conscience. Il avait commencé avant que je fasse mon entrée. Le bruit qui fait boire plus vite. Le bruit qui vous fait marcher plus vite, comme si vous alliez rater quelque chose. Le bruit qui vous convainc que vous avez raté quelque chose même si vous en avez rattrapé une autre qui vous échappe déjà ou que vous laissez échapper pour en attraper une autre qui paraît plus essentielle parce que quelqu'un a touché au bouton qui règle le volume du bruit. Vous courez parce que le bruit vous rend sourd. Vous avez peur de perdre l'ouïe. Le bruit essaie de vous retirer l'ouïe. Si vous faites cesser le bruit en ouvrant Blanchot, vous vous sentez perdu. Vous avez un vertige. C'est qu'il vous trouve. Continuez. Il vaut mieux garder ce vertige que perdre l'ouïe. Si vous n'avez pas le vertige, vous êtes déjà sourd, il est trop tard pour vous. Maintenant, vous allez vous enrager à faire disparaître un silence que vous n'entendez plus. Vous allez tuer la littérature.

Il ne vous reste plus qu'à devenir aveugle, les aveugles entendent mieux que les autres. Lisez *La Folie du jour*.

Il a renié son œuvre à cause du bruit qui la violait: Pierre Jean Jouve.

Au sujet de Laure:

> *Mais la misère inhérente à tout ce qui est littérature lui faisait horreur: car elle avait le plus grand souci qui puisse se concevoir de ne pas livrer ce qui lui apparaissait déchirant à ceux qui ne peuvent pas être déchirés.*
>
> Bataille-Leiris, dans *Les Écrits de Laure*.

Le suivre, Blanchot, Maurice Blanchot. Manchot Blanchi, Maurice, Mauricie, la rivière Saint-Maurice. Ils vont te dire qu'il faut que le livre ait au moins quatre cents pages pour entrer dans le bruit industriel. Il faut prononcer les noms qui scintillent encore dans la brume épaisse du bruit

culturel: Blanchot. Beckett. Borduas. Bataille. Duras, dure comme Duras. Durassique: une ère.

Je demande au livre de ne pas affamer le néant.

Suzanne Jacob a publié notamment: Flore Cocon *(1978)*, Laura Laur *(1983)*, La Passion selon Galatée *(1987)*, Les Aventures de Pomme Douly *(1988) et* Maude *(1988)*.